

Dimitri : les clowns n'ont pas d'âge!

Autor(en): **Probst, Jean-Robert / Muller, Dimitri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Générations : aînés**

Band (Jahr): **34 (2004)**

Heft 4

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-827134>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Dimitri

Les clowns n'ont pas d'âge!

■ A bientôt 70 ans, Dimitri déborde d'énergie. Au début de cette année, il a mis en scène le spectacle anniversaire du Cirque Monti. Il a ensuite participé à une exposition qui lui est consacrée à Morges. Et il trouve encore le temps de donner son spectacle. Rencontre avec un clown qui glisse sur les ailes du temps.

Dans la salle de répétition du Cirque Monti, à Wohlen, Dimitri suggère une figure à un artiste de la troupe. Un large sourire éclaire le visage du clown, qui trouve beaucoup de plaisir à transmettre sa grande expérience aux générations montantes. A ses côtés, sa fille Mascha ne perd pas une miette de ses conseils. Tout comme son frère David et sa sœur Nina, elle suit le chemin tracé par ce père étonnant, passionné de théâtre, de cirque et d'art.

Depuis quelques années, Dimitri avait disparu des scènes romandes. On le disait reclus dans son village de Verscio, au bout des Centovalli, occupé à la direction de son école. On murmurait qu'il remontait sur les planches de son petit théâtre, trop rarement, pour le plaisir des gens de passage. Et puis, on a appris qu'il avait repris la route, qu'il se produisait du côté de Bâle et de Zurich... avant de s'arrêter à Morges, pour une représentation unique, un soir de printemps.

Alors, on s'est dit que le moment était enfin venu de rencontrer ce personnage lunaire, qui a fait rêver des générations d'enfants de tous âges. Et on a retrouvé Dimitri tel qu'on l'avait quitté, il y a une dizaine d'années. Toujours aussi lunaire, aussi souriant, aussi attachant. Le temps ne semble avoir eu aucune prise sur lui. C'est peut-être le privilège des clowns que de rester éternellement jeune d'esprit...

– Vous avez très tôt baigné dans un univers artistique ?

– Oui, mon père était sculpteur et peintre et ma mère faisait des sculptures en étoffes, des choses très poétiques.

– Vous expliquez parfois que votre mère vous racontait beaucoup d'histoires, des contes russes, notamment. Est-ce que cela a marqué votre imaginaire ?

– Je pense que cela m'a marqué. Elle me racontait des fables étonnantes, peuplées de personnages fantastiques. Je crois que ces contes m'ont apporté la richesse de la fantaisie, de la poésie et de l'imagination.

– Dans la famille de votre mère, on est anthroposophe. Qu'est-ce que cela signifie exactement, dans la vie de tous les jours ? Qu'est-ce que cela a représenté dans votre éducation et dans l'éducation que vous avez transmise à vos propres enfants ?

– Je crois que cette philosophie est absolument opposée au pouvoir et aux influences. Elle laisse beaucoup de liberté. C'est une philosophie qui peut énormément nous aider

dans la vie. Une chose est essentielle, c'est qu'elle nous ouvre la voie vers un monde spirituel. Le simple fait de croire qu'après la mort, l'âme et l'esprit continuent à exister c'est très important pour moi. Je trouve triste que des gens s'imaginent qu'après la mort tout est fini, qu'il n'y a plus rien. Et puis l'anthroposophie stimule le côté créatif, le côté humain, avec une vue un peu plus large des destins. En étant adepte, on regarde les événements de la vie d'un autre œil.

«Je rêvais d'un petit personnage émouvant, poétique et drôle!»

– Avez-vous déjà été clown dans une vie antérieure et serez-vous clown dans une vie future ?

– Non, je ne pense pas que l'on retourne sur terre pour faire la même chose. D'après moi, on vient au monde pour apprendre, pour progresser. On doit probablement faire chaque fois autre chose pour connaître toutes les facettes de nos passages sur terre. On doit vivre les bons, mais parfois aussi les mauvais côtés de la vie.

– Le fait de suivre cette philosophie vous a-t-il marqué durant votre enfance, puis durant votre vie ?

– C'est peut-être un peu exagéré de dire que cela m'a marqué, mais ça m'a aidé, m'a donné une autre attitude, quand on sait qu'il y a une réincarnation. Je rencontre parfois des gens, avec la nette impression de les connaître. Il y a avec eux un lien intérieur tellement fort qu'il ne peut pas venir simplement de cette vie. La croyance en une vie antérieure, en une vie spirituelle sont de très belles explications. Tout a un sens, même les plus petites choses, tout ce que l'on pense, tout ce que l'on rencontre, tout ce que l'on fait et que l'on ne fait pas, tout a un sens et tout a une conséquence.

– De quelle manière avez-vous découvert l'univers du clown ?

– Cela remonte à l'âge de sept ans. Je faisais le pitre, comme tous les enfants, mais j'avais certainement une petite dose en plus. Pour moi, la plus grande satisfaction, c'était de voir les autres rire de mes pitreries, que ce soit mes copains, mes parents, les adultes ou toute une classe d'école. Quand j'ai vu le clown Andreff au Cirque Knie, j'ai réalisé que faire le clown c'était un métier, comme un autre.

– Vous n'avez pas appris le métier de clown pourtant ?

– J'ai d'abord appris potier. C'était un détour obligé, parce que mes parents savaient très bien que je voulais devenir clown, mais il n'y avait pas d'école chez nous en ce temps-là. Il fallait aller en Russie et c'était très compliqué...

– Vous avez abandonné le métier de potier assez rapidement ?

– Oui, bien sûr. J'ai fait mon apprentissage et puis j'ai gagné ma vie pendant un an. Mais je vivais pratiquement déjà de mon nouveau métier de clown. Puis j'ai été engagé dans la compagnie du mime Marceau. Elle est compliquée, ma biographie... et très longue ! Il faudrait un livre pour tout raconter...

– Dans quelles conditions avez-vous donné votre premier spectacle de clown ?

– C'était dans un petit théâtre de marionnettes, à Ascona. Je jouais déjà certains numéros que je fais encore aujourd'hui. Je chantais aussi et je racontais une fable de La Fontaine d'une manière comique. Mes sketches étaient encore un peu naïfs, innocents. Mais il y avait déjà une bonne base, je pense.

– D'où venait l'inspiration de ce personnage lunaire que l'on connaît ?

– J'ai toujours eu une forte imagination. Je rêvais d'un petit personnage émouvant, poétique et drôle. Je me suis fait mon mélange entre Marceau, Grock, Chaplin et tous les grands comiques. Mon but était de faire évoluer mon personnage sur une scène de théâtre, parce que cela n'existait pas encore dans les années soixante. Les clowns se produisaient au cirque et dans les music-halls, mais aucun dans les théâtres, comme le faisait le mime Marceau.

– Quel est à votre avis le rôle du clown dans la société actuelle ?

– Je crois qu'il a un rôle qui devient de plus en plus important. Il ne faut pas oublier que le rire c'est aussi un remède, un consolateur. Le vrai bon rire, innocent et pur, a une force positive et de bien-être. Il peut faire le lien entre les gens et les peuples. Souvent, il est possible de résoudre des problèmes avec un peu d'humour, par le biais du rire.

– Peut-on dire que vous avez consacré votre vie à la recherche de cette forme d'humour, qui ressemble à un message d'optimisme ?

– Effectivement, je ne pense qu'à ça, quasiment jour et nuit. Cela fait partie de mon univers et c'est pour moi un besoin, comme respirer.



Photos J.-C. Curchod

Dimitri en compagnie de sa fille Mascha, fil-de-fériste célèbre.

«Tout a un sens en ce monde, même les plus petites choses!»

– Dans la famille Dimitri, il y a plusieurs générations d'artistes. Vous avez reçu cet enseignement et vous l'avez transmis à vos enfants. Combien d'entre eux ont suivi cette voie?

– Des cinq enfants qu'on a eus avec Gunda ma femme, trois sont dans le spectacle. Nina, la cadette est musicienne. Elle joue de la guitare, du charango et elle chante; Mascha est comédienne, fil-de-fériste et puis il y a David, qui est funambule.

– Vous avez donc eu une grande influence sur vos enfants?

– Oui, surtout sur les trois qui travaillent aujourd'hui dans le monde du spectacle.

– Que font les deux autres?

– Yvan travaille pour la Croix-Rouge et vagabonde à travers le monde; en ce moment, il est en Macédoine. Quant à Mathias, l'aîné, il est designer.

– En Suisse romande, nous pensions que Dimitri avait cessé ses activités de clown. Et puis vous revenez sur scène. Avez-vous

suivi les directives de Pascal Couchepin, qui veut reculer l'âge d'entrée à la retraite?

– Non, il n'y est pour rien. En fait, comme je suis mon propre patron, je peux travailler aussi longtemps que je le veux. Mais les clowns ont la grande chance de pouvoir travailler assez tard. Je comprends que les Romands aient pensé que j'avais arrêté. En fait, j'ai toujours continué à jouer, mais pendant

un certain temps, je ne suis plus parti en tournée. J'ai pensé que je pourrais jouer seulement dans mon théâtre à Verscio et que le public se déplacerait. J'étais un peu orgueilleux... Et puis, un jour, j'ai pris conscience que les tournées sont merveilleuses. J'ai commencé par jouer à Bâle et à Zurich et je vais reprendre contact avec la Suisse romande pour retrouver le public.

– Alors pour vous, la retraite n'a aucun sens?

– Non, je pense que seul le destin peut me dicter l'heure de la retraite. Pour m'arrêter, il faudrait que je tombe malade ou que je meure...

– Parce que le clown est intemporel et qu'il n'a pas d'âge?

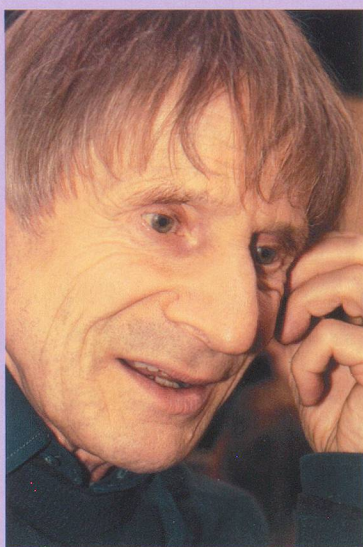
– Oui, c'est cela, le clown n'a pas d'âge.

– Le personnage que vous avez imaginé à vingt ans est toujours le même. Plus de quarante ans ont passé et il est toujours là. C'est tout de même assez extraordinaire...

– Oui, mais je crois que le vrai clown a toujours ce côté éternel. C'est comme une chaîne qui nous lie tous à travers le temps. Il y a eu les saltimbanques, les farceurs, les fous du roi, les arlequins, les Pierrots, jusqu'à notre époque où l'on retrouve les comiques du cinéma. Cette chaîne doit continuer. Comme disait le grand clown espagnol Charlie Rivel, qui jouait encore à passé 80 ans: «Le clown il ne mourira jamais!»

Propos recueillis par
Jean-Robert Probst

Mes préférences



Une couleur	Le vert
Une fleur	La rose est la reine
Un parfum	Le thym
Une recette	Les penne aux légumes
Un pays	Mon Tessin et le Sri Lanka
Un peintre	Paul Klee
Un clown	Grock, évidemment
Un musicien	Yehudi Menuhin
Un film	<i>Les Enfants du Paradis</i>
Une personnalité	Vaclav Havel
Une qualité humaine	L'amour du prochain
Un animal	L'éléphant
Une gourmandise	Le yoghourt à la crème